

LE TEMPS

SUPPLÉMENT
CULTURE & SOCIÉTÉ
SAMEDI 19 DÉCEMBRE 2020
N° 1170

WEEK-END

QUE LE SPECTACLE COMMENCE!

SCÈNES Quelles sont les 20 meilleures créations du XXI^e siècle? «Le Temps» a réuni 45 professionnels afin d'établir un palmarès qui consacre un théâtre généreux. ●●● PAGES 20-23

(IN)CULTURE

Un thé vert chez Emmanuel Carrère

► Se plonger dans un livre et avoir l'impression, de manière certes lointaine et diffuse, d'en faire partie. C'est ce que j'ai ressenti à la lecture de *Yoga*, le dernier ouvrage d'Emmanuel Carrère. Le 23 février 2015, l'écrivain m'avait accueilli chez lui. Je l'avais rencontré pour la première fois l'automne précédent à Morges, au Livre sur les quais, où j'avais animé une discussion avant la projection de son documentaire *Retour à Kotel'nitch*, sorti en 2003 et devenu quatre ans plus tard *Un Roman russe*. Nous avions alors convenu que je le recontacterais en amont de sa venue à L'Imagine et la parola, décrochage printanier et littéraire du Locarno Film Festival. Ni lui ni moi ne pouvions alors imaginer l'horreur de janvier 2015, les attentats contre *Charlie Hebdo* et l'Hyper Cacher.

Emmanuel Carrère m'avait servi du thé vert. Il me semble même qu'à un moment il avait dû s'asseoir en lotus. Nous avons beaucoup parlé de cinéma, c'était le but, mais aussi de son rapport au lecteur, au réel et à l'intimité. Et bien évidemment, je l'avais questionné sur les attentats. Mais il ne se sentait pas capable de tenir un discours en tant qu'artiste.

Et voilà qu'en lisant *Yoga* je découvre que, quelques semaines auparavant, il était muré dans le silence et isolé du monde. Plusieurs jours après les attentats, il avait brutalement quitté un stage de méditation à la demande d'une amie souhaitant qu'il dise quelques mots à l'enterrement de Bernard Maris, un des morts de *Charlie*. Il tomba peu après dans une profonde dépression qui constitue la colonne vertébrale de *Yoga*.

J'ai aimé ce livre dans lequel Carrère, à nouveau, se dévoile, avoue volontiers son tropisme égocentrique, nous ennuie parfois un peu avant de nous proposer des pages d'une force incroyable, notamment sur son séjour sur une île grecque où il a côtoyé de jeunes migrants. *Yoga* s'achève peu après la mort de Paul Otchakovsky-Laurens, son éditeur et ami, en janvier 2018. Sept mois plus tard, je l'interviewais de nouveau. A Locarno, où il avait été convié dans le jury international; nous avons de nouveau parlé cinéma. Il m'avait dit être en train de travailler sur un film, mais pas sur ce livre que je viens de terminer.

L'aurais-je autant apprécié sans cette impression à la fois grisante et déroutante d'avoir été comme un témoin privilégié de l'avant et de l'après, d'avoir parlé avec un homme dont j'ignorais qu'il allait et avait traversé une sombre crise existentielle? Probablement, oui. Car la manière qu'a Carrère de parler de lui et des autres, de tout et de rien, avec un sens du rythme et de la musicalité envoûtant, me fascine. Sans que je sache finalement trop pourquoi. ■

STÉPHANE GOBBO

@StephGobbo



LE CANDIDAT QUI VALAIT 1 MILLION

Minisérie réalisée par Stephen Frears, «Quiz» retrace l'histoire d'une tricherie qui a entaché en 2001 l'enregistrement de la version britannique du jeu «Qui veut gagner des millions?». ● PAGE 24

EMILY DICKINSON FACE À L'INFINI

Après une vie vécue dans l'anonymat, la poétesse est devenue aujourd'hui l'un des auteurs américains les plus lus. Deux publications la mettent en lumière. ● PAGE 31

EN VITRINE AVEC ALAIN C. SULZER

Rencontre avec l'écrivain bâlois autour de son nouveau roman. «Sous la lumière des vitrines» est une histoire de grand magasin et de rivalité dans la Suisse post-68. ● PAGE 32

PROCHAIN LE TEMPS WEEK-END LE 24 DÉCEMBRE

Le supplément du samedi, avec ses pages Livres, paraîtra exceptionnellement jeudi prochain.

DE ROMEO CASTELLUCCI À LE SIÈCLE DES ÉCORCHÉS

VINGT-DEUX PIÈCES DE FEU POUR LE XXI^e SIÈCLE

Inferno
D'après *La Divine Comédie* de Dante, Romeo Castellucci, chorégraphie de Cindy Van Acker, Festival d'Avignon, 2008. **13 voix**

What If They Went to Moscow?
D'après *Les Trois Sœurs* d'Anton Tchekhov, Christiane Jatahy, présenté à la Comédie de Genève en novembre 2018. **11 voix**

(A)pollonia
D'après Eschyle, Euripide, Hanna Krall, Jonathan Littell, J. M. Coetzee, spectacle de Krzysztof Warlikowski, Festival d'Avignon, 2009. **10 voix**

La Casa de la fuerza
Angelica Liddell, Festival d'Avignon, 2010. **10 voix**

Ça ira (1), fin de Louis
De Joël Pommerat, à l'affiche de la Comédie de Genève en 2017. **9 voix**

Please, continue (Hamlet)
Yan Duyvendak et Roger Bernat, création au Grû, Genève, 2011. **9 voix**

The Encounter
Simon McBurney, Théâtre de Vidy, septembre 2015. **9 voix**

4.48 Psychose
Texte de Sarah Kane, monté par Claude Régy, avec Isabelle Huppert, Paris, Bouffes du Nord, 2002, puis Comédie de Genève. **8 voix**

Phèdre
Jean Racine, monté par Patrice Chéreau, Théâtre de l'Odéon, Paris, janvier 2003. **8 voix**

Eraritjaritjaka
D'après Elias Canetti, par Heiner Goebbels, Théâtre de Vidy, 2004. **8 voix**

Tous des oiseaux
De et par Wajdi Mouawad, Paris, Théâtre de la Colline, novembre 2017. **8 voix**

Clôture de l'amour
De et par Pascal Rambert, Festival d'Avignon, 2011. **8 voix**

Richard III
Shakespeare, par Thomas Ostermeier, Festival d'Avignon, 2015. **7 voix**

Le Cercle de craie caucasien
Bertolt Brecht, par Benno Besson, Théâtre de Vidy, mai 2001. **7 voix**

Schutz vor der Zukunft (Se protéger de l'avenir)
Christoph Marthaler, Festival d'Avignon, 2010. **7 voix**

King Kong Théorie
De Virginie Despentes, par Emilie Charriot, Arsenic, Lausanne, 2014. **6 voix**

Un Ennemi du peuple
Henrik Ibsen, par Thomas Ostermeier, Festival d'Avignon, 2012. **6 voix**

La Chambre d'Isabella
Par Jan Lauwers et la Needcompany, Festival d'Avignon, 2004. **6 voix**

Idiot! Parce que nous aurions dû nous aimer
Fedor Dostoïevski, par Vincent Macaigne, Théâtre de Vidy, 2014. **6 voix**

Le Sang des promesses (Littoral, Incendies, Forêts)
De et par Wajdi Mouawad, Festival d'Avignon, 2009. **6 voix**

Les Damnés
D'après Luchino Visconti, par Ivo van Hove, Festival d'Avignon 2016. **6 voix**

By Heart
De et par Tiago Rodrigues, Lisbonne, 2015. **6 voix**



Artiste associé du Festival d'Avignon en 2008, Romeo Castellucci frappe au seuil de son «Inferno», entouré de chiens-loups qui menacent de le dévorer. (PASCAL VICTOR)



Avec «La Casa de la fuerza», à l'affiche du Festival d'Avignon en 2010, l'Espagnole Angelica Liddell signait un spectacle en forme d'exorcisme, une lettre d'amour déchirée en morceaux. (ANNE-CHRISTINE POUJOLAT)



En 2018, la Brésilienne Christiane Jatahy déclenchait une ruée avec «What if They Went to Moscow?», version électrique des «Trois Sœurs» à la Comédie de Genève. (ALINE MACEDO)

LE JURY, MODE D'EMPLOI

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

Quelque 45 journalistes, critiques, directrices et directeurs de théâtre ou universitaires ont établi chacun leur panthéon, «Vingt spectacles pour le XXI^e siècle». Leur palmarès consacre un théâtre galvanique et généreux

► Dans le long hiver que traversent les théâtres, l'éclat de nos mémoires. C'était en mars passé et les salles étaient condamnées à baisser le rideau. Le Covid-19 interdisait déjà les assemblées, ce plaisir ancestral de se retrouver entre inconnus et de se sentir soudés par une même présence, celle de comédiennes et de comédiens qui jouent un peu de la grande aventure humaine sur les planches. C'est au cœur de ce premier sevrage et alors même qu'on n'imaginait

pas une nouvelle extinction des feux à l'automne qu'est né le désir d'une consultation auprès de 45 spectatrices-spectateurs ardents. L'idée? Distinguer 20 spectacles qui seraient l'étoffe du XXI^e siècle théâtral. L'enjeu? Célébrer un art aujourd'hui exsangue et rappeler qu'un acteur, qu'une actrice, sont des porteurs de flambeaux et que leur chaleur manque. Plus encore, nous avons voulu manifester qu'un grand spectacle ne change certes pas le monde, mais qu'il donne à jouir de sa matière et en ce sens renouvelle le regard que nous portons sur nos histoires.

Nous avons constitué un jury formé de critiques romands et français, de journalistes, d'essayistes, de professeurs d'université, de programmatrices et de programmeurs, bref, des opiomanes du beau geste.

Chacun a composé son palmarès, 20 perles mnémo-sensorielles par juré, soit 900 titres en tout, autant de stations chavirées dans le vent des souvenirs. Les règles étaient simples: la pièce devait avoir été vue entre 2000 et 2020 dans notre aire francophone, surtitrée si elle était en langue étrangère. Nos grands électeurs avaient la possibilité de nommer plusieurs œuvres d'un même créateur.

Faut-il y voir la marque d'une urgence? Tous ont répondu avec un enthousiasme magnifique, enrichissant souvent leurs listes de commentaires personnels et lumineux. Leur palmarès, que vous découvrirez là – 22 œuvres en réalité, pour tenir compte des spectacles arrivés ex æquo –, est un antidote au spleen qui ankylose les âmes. Bientôt, la servante, cette lampe discrète qui protège les coulisses, se rallumera et nos nuits retrouveront leur folle allure. ■

CHRISTIANE JATAHY,



Dans «(A)pollonia, Krzysztof Warlikowski sonde la part maudite de sa Pologne. (PASCAL VICTOR/ARTCOMPRESS VIA LEEMAGE)



A travers «Ça ira (1), fin de Louis», le Français Joël Pommerat révolutionne 1789. (ELIZABETH CARECCIO)

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

Ils sondent nos blessures sans jamais faire la leçon. Les artistes et les œuvres distingués par le jury du «Temps» brûlent les planches du réel, avec une puissance visuelle, documentaire et poétique inédite

Le sacre d'un poète des matières. Le jury du *Temps* a distingué l'italien Romeo Castellucci, artiste qui pétrit la glaise de nos mythes, s'enracine dans la lettre pour qu'éclot sur scène des visions fantastiques. Né dans la cour d'honneur du Palais des Papes au Festival d'Avignon en 2008, son *Inferno*, d'après *La Divine Comédie* de Dante, recueille 13 voix. Une œuvre au noir qui marque le règne d'Hortense Archambault et de Vincent Baudriller à la tête du festival.

Le triomphe de Romeo Castellucci est encore renforcé par 33 nominations – pour d'autres pièces – qui en fait, pour notre jury, la grande figure théâtrale du XXI^e siècle. Derrière lui se bousculent des écorchés magnifiques: la Brésilienne Christiane Jatahy et son *What if They Went to Moscow?*, inspiré des *Trois Sœurs* de Tchekhov, à l'affiche de la Comédie de Genève en 2018, se placent en deuxième position, avec 11 suffrages; le Polonais Krzysztof Warlikowski et son *(A)pollonia* déchirant, présenté aussi à la Comédie en 2010, occupent le troisième rang; le Bernois Milo Rau se positionne, lui, à la deuxième place des artistes les plus nommés, avec 28 nominations, pour une demi-douzaine de spectacles cités.

Mais au-delà de ce plaisir mêlé d'excitation que procurent des classements forcément discutables et provisoires, quels enseignements en tirer? Tentative d'interprétation en cinq actes.

ACCOUCHEUR D'HUMANITÉ

Avec Romeo Castellucci, c'est un plasticien et un lecteur intrépide qui est consacré. L'enfant de Cesena, qui créait en 1981 avec sa sœur Claudia et Chiara Guidi la Societas Raffaello Sanzio – hommage au peintre Raphaël –, est de la race des voyants. Il n'interprète pas un texte, il le pénètre comme dans une grotte et en extrait une fantasmagorie hallucinante.

Jeune critique aîlé, le Français Ronan Ynard, qui a lancé sa chaîne YouTube sous le nom de Ronan au théâtre, a vu et revu la captation d'*Inferno*.

«J'étais trop jeune au moment de la création en 2008, mais je l'ai visionné par parties à maintes reprises et dans son intégralité pendant le confinement. Ce spectacle, c'est la légende d'Avignon. Il ne pouvait surgir que de ce cadre archaïque et stupéfiant qu'est le Palais des Papes. Je n'oublierai jamais l'ouverture, ce moment où l'artiste avance vers la foule de la cour et se présente: «Je suis

Romeo Castellucci.» A cet instant, une demi-douzaine de chiens-loups l'entourent et se jettent sur lui. Y a-t-il la façon plus forte de plonger dans Dante et de nous dire «Je m'offre à vous?»

Romeo Castellucci a parfois scandalisé, souvent perturbé comme dans son sidérant *Go down, Moses*, au Théâtre de Vidy en 2014. Mais qu'il dialogue avec Dante, qu'il rappelle le chant émancipateur des Noirs américains, qu'il se frotte à Moïse, c'est toujours porté par les écritures, fussent-elles saintes.

«Chacun de ses spectacles peut se lire comme un poème, explique Danielle Chaperon, professeure de dramaturgie et d'histoire du théâtre à l'Université de Lausanne. Il propose des réseaux de significations électrisantes, ne clôture jamais le sens. Il fait aussi apparaître ce que la bienséance réprime, nos corps abîmés, défigurés par la mort. Il libère le refoulé, au fond.»

Des femmes metteuses en scène se sont affirmées

Comme le Polonais Tadeusz Kantor qui marquait les esprits dans les années 1970 avec sa *Classe morte*, Castellucci sculpte le visage de notre humanité, avec une intransigeance qui n'a d'égale que sa compassion.

HÉRAUT EN MAJESTÉ

Il n'y a pas si longtemps, on les opposait. Au Festival d'Avignon en 2005, spectateurs et critiques étaient même sommés de choisir leur camp. Il y avait d'un côté les artistes de la scène plasticiens, les modernes, donc, où s'illustraient le Flamand Jan Fabre, mais aussi Romeo Castellucci. De l'autre côté, les partisans d'un théâtre de texte se revendiquaient de Jean Vilar qui a su rendre partageables Corneille et Shakespeare. Cette fracture paraît aujourd'hui résolue, comme le note Danielle Chaperon et l'atteste notre palmarès.

Wajdi Mouawad, cité 28 fois et distingué pour son phénoménal *Tous des oiseaux* – nommé huit fois –, est le champion de cette veine épique. L'auteur et metteur en scène d'origine libanaise rassemble depuis vingt ans des milliers d'aficionados bouleversés par des pièces qui plongent dans la tourmente moyen-orientale et éclairent nos

identités enchevêtrées. Servies par des acteurs hors du commun – arabes, israéliens, français, canadiens –, ses épopées en forme d'enquête captivent comme les séries télé les plus amphétaminées.

Génie du scénario, certes. Mais aussi bonheur de la langue, comme le souligne l'historien du théâtre Georges Banu. «Wajdi Mouawad écrit l'épopée des temps modernes. Il allie la puissance d'entraînement d'une intrigue captivante parce qu'enracinée dans notre histoire et celle d'une langue lyrique.»

COMBAT DE FEMMES

Le palmarès ne le dit sans doute pas assez. Ce siècle marque l'affirmation de femmes metteuses en scène, statut qui a longtemps été l'apanage des hommes. Symbole: la Brésilienne Christiane Jatahy et son formidable *What if They Went to Moscow?* se placent en deuxième position, portés par les critiques romands. Svelte comme un fakir, cette cinéaste et femme de théâtre déplace les lignes, qu'elle transpose *La Règle du jeu*, le film de Jean Renoir, à la Comédie-Française, ou qu'elle propose au spectateur de voir deux fois le même soir *Les Trois Sœurs*, au cinéma et au théâtre.

«Je n'étais pas attiré de prime abord par ce concept, raconte Ronan Ynard, qui a retenu *What if They Went to Moscow?* dans sa sélection. J'ai commencé par le film tourné en direct et j'ai été saisi. Tout était fort: les comédiennes, la façon dont la caméra les dévoilait, le récit qui découlait de cela. Je me suis dit qu'il était inutile de voir la version scénique. J'y suis quand même allé et j'ai été de nouveau bouleversé. De manière surprenante, le lien que les interprètes instaurent avec nous était encore plus intime qu'au cinéma.»

L'Espagnole Angélica Liddell secoue aussi en ce XXI^e siècle naissant. Ceux qui ont entendu, en 2010 au Festival d'Avignon, sa fureur dans *La Casa de la fuerza* sous le ciel du cloître des Carmes, ne l'ont jamais oubliée. L'artiste affronte ses démons, une mère étouffe-chrétien, un père franquiste. Elle orchestre des colères dans des pièces qui sont des exorcismes, à l'image de son déchirant *Una costilla sobre la mesa: Madre*, à Vidy en 2018. Ses messes noires, en réalité des poèmes d'amour, entament les âmes.

ENQUÊTEURS À LA MODE HELVÉTIQUE

Le Suisse Milo Rau sur les talons de Romeo Castellucci. La présence, très haut, de ce sociologue de formation n'est pas à vrai dire une surprise. Lecteur de Pierre Bourdieu comme de George Steiner, de Marx comme des chroniques faits divers de nos journaux, ce baroudeur conçoit la scène comme une agora où s'expriment les témoins, parfois des acteurs professionnels, de nos tragé-

dies. Chacun de ses spectacles est une fenêtre ouverte sur l'enfer, une chambre d'écoute, l'espace parfois aussi d'une reconstitution de crime, comme dans *La Reprise. Histoire(s) du théâtre (1)*. A Vidy, en 2018, le spectateur découvrait comment un jeune Belge gay d'origine marocaine avait été assassiné par trois hommes de son âge à Liège.

Théâtre documentaire et politique, donc, mais sans thèse, souligne Eric Vautrin, dramaturge du Théâtre de Vidy. «Qu'il projette Oreste à Mossoul, première capitale du califat de Daech, ou qu'il reconstitue le studio meurtrier de la Radio-télévision des Mille Collines qui a poussé en 1994 au Rwanda des Hutus à assassiner des Tutsis, il ne fait jamais la leçon. Il propose des dispositifs ultrasensibles qui invitent à prendre le temps de penser. Son théâtre dévoile sans asséner de jugement.»

Autre enquêteur distingué, le Soleurois Stefan Kaegi. Avec le collectif Rimini Protokoll, l'artiste met à nu nos objets fétiches, nos mythologies. Se souvenir ici de *Mnemopark*, à Vidy en 2007: des modélistes à la retraite faisaient tourner leurs trains électriques dans un décor bucolique, une Suisse miniature. Se rappeler encore *Nachlass – Pièces sans personnes*, conçu avec Dominic Huber. Le visiteur parcourait une nécropole de poche, huit chambres, autant d'absents et de rituels imaginés par les défunts avant leur mort.

L'EUROPE DES ARTISTES

Romeo Castellucci, Thomas Ostermeier, Ariane Mnouchkine toujours – nommée 9 fois pour trois spectacles –, Omar Porras, la Suisse Emilie Charriot, etc. Notre panthéon ne libère pas seulement une polyphonie de songes et de pratiques. Il dessine, selon l'expression d'Eric Vautrin, une Europe du théâtre. «Ce palmarès consacre un dialogue européen. Les artistes et les œuvres circulent, les regards se modifient, les différences s'affinent sans s'annuler. La place qu'a prise la Suisse dans ces échanges est précieuse.»

ÉPILOGUE (PROVISOIRE)

Qui a prétendu que le théâtre contemporain était réservé à des happy few? Notre palmarès consacre certes des aventures formelles aussi exigeantes qu'excitantes. Mais qui a vu *Richard III* empoigné par Thomas Ostermeier à l'Opéra de Lausanne, qui s'est précipité au Cinéma à Genève et à la Comédie pour jouir de la double face des *Trois Sœurs* recadrée par Christiane Jatahy, qui a tremblé devant *Tous des oiseaux* de Wajdi Mouawad, en 2019 au festival La Bâtie, sait que ces spectacles électrisent les plus béotiens. Le cercle des magnétisés ne demande qu'à s'élargir. Vivement demain. ■

LES ARTISTES LES PLUS NOMINÉS

- Romeo Castellucci, **33 voix**
- Milo Rau et Wajdi Mouawad, **28 voix**
- Thomas Ostermeier, **26 voix**
- Joël Pommerat, **21 voix**
- Christoph Marthaler, **20 voix**
- Stefan Kaegi, **18 voix**
- Krzysztof Warlikowski et Omar Porras, **16 voix**
- Christiane Jatahy, Angelica Liddell et Claude Régy, **15 voix**
- Ivo van Hove, **14 voix**
- Yan Duyvendak et Patrice Chéreau, **13 voix**
- Simon McBurney, Rodrigo Garcia, Pippo Delbono, Krystian Lupa et Tg Stan, **11 voix**
- Vincent Macaigne, **10 voix**

LE JURY DU «TEMPS», PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE

Joël Aguet, historien du théâtre; Roberta Alberico, travailleuse culturelle; Hortense Archambault, directrice de la Maison de la culture de Seine-Saint-Denis; Fabienne Arvers, critique au magazine «Les Inrocks»; Georges Banu, essayiste et écrivain; Vincent Baudriller, directeur du Théâtre de Vidy; Katia Berger, critique à la «Tribune de Genève»; Robert Bouvier, directeur du Théâtre du Passage à Neuchâtel; Anne Brüscheiler, directrice du Forum Meyrin; Michel Caspari, directeur du Théâtre du Jorat; Pierre-Louis Chantre, conseiller artistique au Forum Meyrin; Danielle Chaperon, professeure de dramaturgie à l'Université de Lausanne; Séverine Chave, journaliste vidéaste au «Temps»; Cécile Dalla Torre, critique au «Courrier»; Alexandre Demidoff, critique au «Temps»; Rares Donca, directeur de L'Abri à Genève; Eric Eigenmann, professeur de dramaturgie à l'Université de Genève; Anne Fournier, journaliste à la RTS; Rita Freda, dramaturge et essayiste; Jérôme Garcin, chef de la rubrique Culture de «L'Obs»; producteur du «Masque et la plume»; Marie-Pierre Genecand, critique au «Temps»; Julie Gilbert, scénariste; Barbara Giongo, codirectrice du Théâtre du Grütli; Myriam Kridi, directrice du Festival de La Cité; Ivan Garcia, critique au «Regard libre»; Sandrine Kuster, directrice du Théâtre Saint-Gervais; Michèle Laird, critique à «Bon pour la tête»; Pierre Lepori, journaliste à la RSI et à la RTS; Jean Liermier, directeur du Théâtre de Carouge; Philippe Macasdar, metteur en scène et dramaturge; Aurélien Maignant, doctorant en études théâtrales à Lausanne et à Paris; Arièle Meyer, dramaturge à la Comédie de Genève; Thierry Loup, directeur d'Equilibre-Nuithonie; Laurence Perez, directrice de la Sélection suisse en Avignon; Dominique Perruchoud, ex-administratrice du Théâtre de Vidy et de la Comédie; Michèle Pralong, dramaturge; Brigitte Prost, maître de conférences en études théâtrales à l'Université de Rennes; Natacha Rossel, critique dramatique à «24 heures»; Jean-Jacques Roth, rédacteur en chef adjoint du «Matin Dimanche»; responsable du supplément «Cultura»; Nataly Sugnaux Hernandez, codirectrice du Théâtre du Grütli; Marie-Pierre Theubet, ex-programmatrice au festival La Bâtie; Marie Sorbier, rédactrice en chef de «l'O Gazette»; Eric Vautrin, dramaturge au Théâtre de Vidy; Ronan Ynard, critique youtubeur sous le nom de «Ronan au théâtre»; René Zahnd, auteur, ex-directeur adjoint du Théâtre de Vidy; Jérôme Zanetta, critique à «Scènes Magazine».



Ligne claire, dispositif frontal, présence magnétique des interprètes: avec «King Kong Théorie», d'après Virginie Despentes, Emilie Charriot affirmait, en 2014 à l'Arsec, son style. (PHILIPPE WEISSBRODT)

EN SUISSE, L'EMPIRE DES ETHNOLOGUES-POÈTES

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

De Stefan Kaegi à Yan Duyvendak en passant par Emilie Charriot, le jury du «Temps» distingue des obsédés du quotidien

► Le siècle naissait et Benno Besson flamboyait encore. Au printemps 2001, l'enfant d'Yverdon levait le

rideau sur *Le Cercle de craie caucasien*, fable de son compagnon Bertolt Brecht. Au Théâtre de Vidy, le public ovationnait l'inénarrable Gilles Privat, tragi-burlesque dans le rôle du juge Azdak et la toujours brûlante Coline Serreau dans celui de Groucha, la servante qui refuse de rendre l'enfant qu'elle a adopté, aimé et élevé.

Le siècle naissait (bis) et Christoph Marthaler prenait la direction du Schauspielhaus de Zurich, vaisseau amiral de la flotte théâtrale suisse. Ce choix était salué par tous les amoureux de la scène. Ce hautboïste barbu aux airs de saint Nicolas campagnard marquait déjà l'Europe de ses fresques acides, aussi pénétrantes que désenchantées. Les années Marthaler au Schauspielhaus ont été parmi les plus tourmentées de l'institution. Contesté par une partie de l'establishment, l'artiste reprenait sa liberté en 2004.

Près de vingt ans plus tard, le jury du *Temps* salue ces deux irréductibles à l'esthétique si dissemblable. *Le Cercle de craie caucasien* est cité sept fois, *Schutz vor der Zukunft*, présenté au Festival d'Avignon par Christoph Marthaler en 2010, sept fois aussi. Les grandes émotions esthétiques ne meurent pas, elles éoffent nos existences.

TERRE D'ACCUEIL

Se souvenir de ce début de XXI^e siècle, c'est saluer la naissance d'une nouvelle génération d'artistes, petites sœurs et petits frères de Benno et de Christoph. Ils s'appellent Emilie Charriot, François Gremaud, Dorian Rossel, Yan Duyvendak, Pamina de Coulon, mais aussi Anne Bisang, Maya Bösch, Denis Maillefer, Omar Porras, Oscar Gomez Mata, Claire de Ribapierre et Massimo Furlan, tous nommés par notre jury. *King Kong Théorie* d'Emilie Charriot né à l'Arsec recueille ainsi six suffrages, *Please, Continue (Hamlet)* de Yan Duyvendak et Roger Bernat, 9 votes.

Cette double décennie est celle d'une conquête pour les créateurs helvètes, marquée notamment par le succès de la Sélection

suisse en Avignon, cette initiative soutenue par les cantons, Pro Helvetia et la Corodis. Chaque été depuis 2016, de fortes têtes et des corps agiles, sélectionnés par Laurence Perez, séduisent les festivaliers et les programmeurs qui affluent pour goûter au nouveau millésime suisse.

Comment expliquer cette vitalité? La qualité de ses écoles de théâtre? Sans doute. Mais cet investissement dans la formation s'inscrit dans une politique au long cours, explique Eric Vautrin, dra-

tagée? A priori rien de commun entre un Omar Porras, omniprésent dans notre palmarès – cité 16 fois – et une Emilie Charriot, entre une Maya Bösch et un François Gremaud.

«Cette diversité est le trésor de notre région», observe Danielle Chaperon, professeure de dramaturgie et d'histoire du théâtre à l'Université de Lausanne. J'aime des artistes très différents et cela ne me pose aucun problème. Nous sommes sortis de ce qu'on appelait le post-dramatique, c'est-à-dire

mentaire du monde, avec un filtre poétique, cela va sans dire.

L'ÉTUDE DU CORPS SOCIAL

«Yan Duyvendak, comme Emilie Charriot ou François Gremaud conçoivent des dispositifs de capture du réel, d'analyse, poursuit l'universitaire. Ce qui est magnétique chez François Gremaud et la 2bCompany, c'est leur façon d'observer nos échanges sociaux et de mettre en jeu nos codes. Leurs acteurs sont les instruments de ce dévoilement. Chez Yan Duyvendak, le fonctionnement du grand corps social est aussi un sujet d'interrogation et une source de jeu. Avec *Invisible* par exemple, il propose à des spectateurs d'investir des lieux publics comme les bistrot et d'y réaliser des actions, se disputer par exemple à haute voix, histoire de voir comment l'environnement réagit. Il s'agit là aussi d'enrayer le fonctionnement de la machinerie, pour en éclairer les principes.»

La génération suisse des années 2000-2020 est donc celle des ethnologues-poètes. Ce qui les obsède, c'est moins une histoire au sens classique, avec ses péripéties et sa chute, que l'étrangeté sous le familier. En embarquant le public pour des périples dans les villes ou les théâtres – *Boîte noire – Théâtre-fantôme pour 1 personne* en juin –, Stefan Kaegi pousse à reconsidérer la texture de nos vies. En se penchant sur le métier de croque-mort, dans *Mourir, dormir, rêver peut-être*, Denis Maillefer pose une loupe sur des rituels qui constituent notre humanité. Prendre le temps, soufflent ces explorateurs de l'intime. De penser, de rêver, de se reconnaître, qui sait. Benno Besson, ce sacré joueur, et Christoph Marthaler, ce boulingueur des marges, ne diraient pas autrement. ■

«La diversité des formes et des esthétiques est le trésor de notre région. Je peux être autant émue par le lyrisme d'Omar Porras que par l'ethnologie poétique de François Gremaud»

DANIELLE CHAPERON, PROFESSEURE DE DRAMATURGIE ET D'HISTOIRE DU THÉÂTRE

maturge au Théâtre de Vidy. «La Suisse romande est une terre d'accueil et d'expression extraordinaire. Cette disposition se traduit par des infrastructures qui soutiennent les créateurs, les accompagnent dans leur développement, du début de leur carrière jusqu'à la consécration.»

Jouent historiquement ce rôle des maisons comme l'Arsec à Lausanne ou le Théâtre du Grütli à Genève. Ce foisonnement est-il pour autant identifiable à un style, à une préoccupation par-

une dramaturgie négative. Ses partisans se définissaient par le refus de raconter, d'incarner. Le «ne pas» dominait. Mais on s'est rendu compte, je crois, que cette position de principe ne suffisait pas. L'enjeu aujourd'hui pour les créateurs, c'est de trouver le bon instrument en fonction du propos.»

Si les pratiques et les esthétiques divergent, notre quotidien est l'objet de toutes les attentions, note encore Danielle Chaperon. Ce qu'on pourrait appeler en forçant le trait une approche docu-

PUBLICITÉ

Musée gruérien

04.10.2020-28.02.2021
musee-gruerien.ch

Trace-humance
Cheminement photographique de Jacques Pugin

BUZZ

«INFERNO» DE CASTELLUCCI? UNE «PLÉNITUDE ABSOLUE»

ALEXANDRE DEMIDOFF
@alexandredmff

Amoureux cosmopolite des scènes, l'écrivain et essayiste Georges Banu commente avec fougue notre palmarès, «Vingt pièces pour le XXI^e siècle». Du Suisse Milo Rau au Polonais Krzysztof Warlikowski, il décrit une nouvelle Europe théâtrale

► Le critique amoureux que tout le monde guette dans les salles. Georges Banu habite les théâtres du monde depuis un demi-siècle. Un jour à Moscou, un autre à Venise, un autre encore à Bucarest, la capitale de son pays natal.

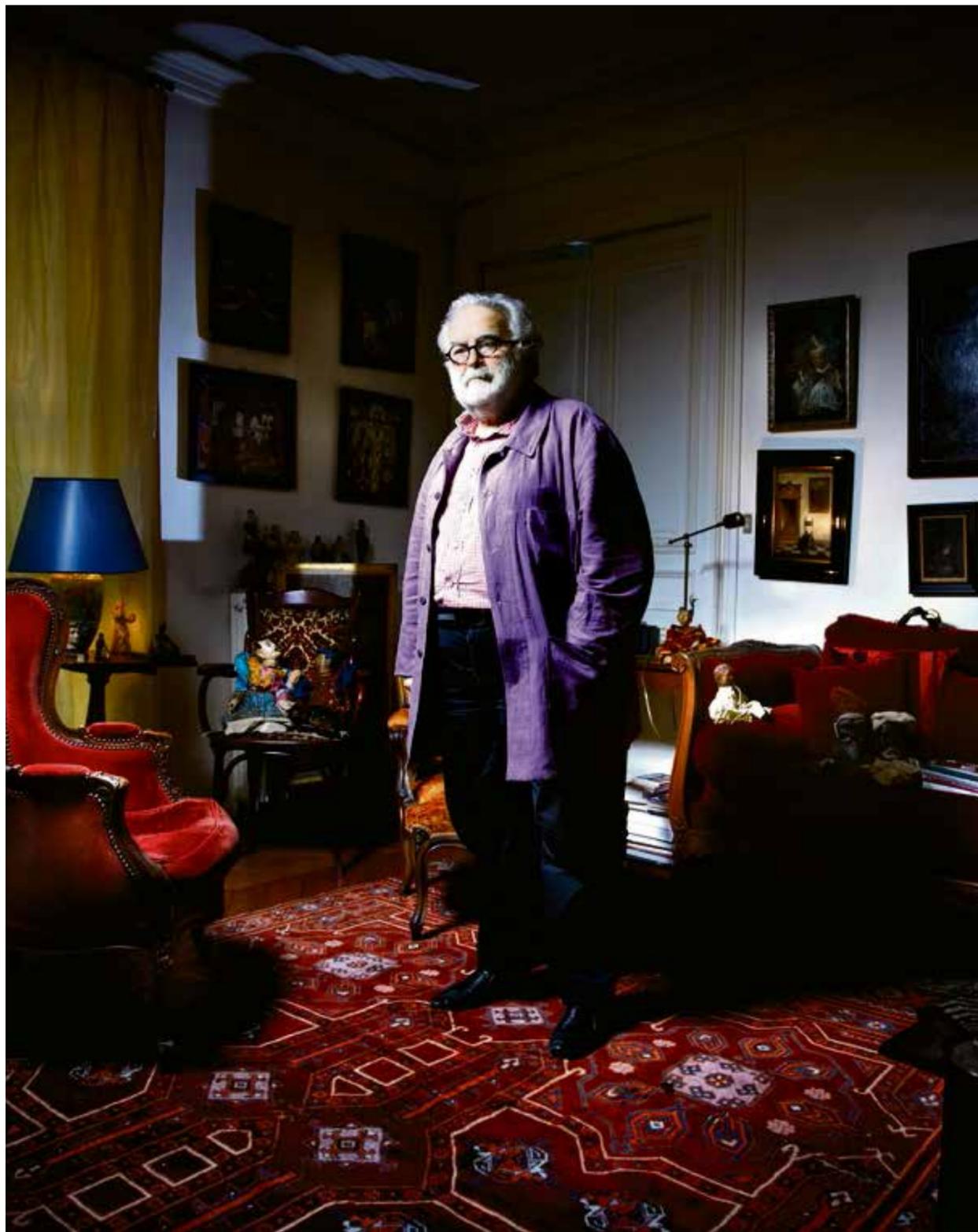
Dans ses calepins imaginaires, cet écrivain et essayiste basé à Paris note la rareté d'un geste, la surprise d'une réplique, le caprice d'un lustre. Ce matériau inspire des livres toujours personnels, toujours captivants, où l'esthétique et l'histoire s'allient, à l'instar de son dernier, *Une Lumière au cœur de la nuit* (Arléa).

«Notre palmarès vous plaît-il, Georges?» «Oui!» s'enthousiasme au téléphone cet insatiable qui a participé à notre consultation.

«Inferno» de Romeo Castellucci l'emporte. Vous l'avez aussi sélectionné. Quelle est la grandeur de cette œuvre? Je n'oublierai jamais cette nuit de juillet 2008 au Palais des Papes d'Avignon et ce sentiment de plénitude absolue. Je revois encore cet homme qui montait à mains nues la façade du palais, je me souviens de nos cœurs noués devant le danger qu'il courait. Tout était grand dans ce spectacle, ajusté à la démesure de la cour. Je n'avais plus vu depuis *Le Soulier de satin* de Paul Claudel monté dans cette même cour par Antoine Vitez en 1987 une telle alliance entre le geste d'un artiste et la légende du lieu.

Quel courant esthétique représente Romeo Castellucci? A l'image de l'Américain Bob Wilson, dont *Le Regard du sourd* a marqué les années 1970, ou du Polonais Tadeusz Kantor, à jamais identifié à sa *Classe morte*, Romeo Castellucci possède un monde. Il nourrit chacun de ses spectacles de ses souvenirs, de ses lectures, de sa passion pour l'histoire de l'art. C'est un auteur à part entière, quel que soit le format qu'il adopte. Il excelle dans la très grande forme comme dans la petite, songez à son cycle dit de *Tragedia Endogonia*. Ce qui me touche dans *Inferno*, c'est qu'il prend appui sur un passé ancien, celui de Dante, pour libérer quelque chose de notre présent, sans sacrifier à la rhétorique.

Le Polonais Krzysztof Warlikowski, artiste incandescent que l'Europe s'arrache au théâtre comme à l'opéra, est classé très haut par notre jury, en particulier pour son «(A)pollonia». Le rapprochez-vous de Castellucci, par sa façon de construire des mondes sur scène? Warlikowski est un artiste déchiré, une sorte de saint Sébastien qui montre ses plaies, des plaies ouvertes. Dans ses grands spectacles, ceux qu'il monte avec ses acteurs polonais, ce sont ces blessures qui troublent. Pensez à son *Dibbouk* en 2003 ou à *(A)pollonia* bien sûr, cette pièce où Agamemnon parle au début avec les mots de l'écrivain Jonathan Littell. Comme Castellucci, Warlikowski réactive les mythes pour parler de nous au présent. Ce qui le distingue pourtant,



Georges Banu: «Je transporte mes spectacles comme une bibliothèque ambulante, dans l'espoir d'en transmettre l'étoffe.» (LÉA CRESPI/PASCO)

«Romeo Castellucci prend appui sur Dante, pour libérer quelque chose de notre présent. C'est sa grâce»

c'est l'importance qu'il accorde à la langue et son attachement viscéral à sa troupe.

C'est un chef de troupe? Non, il est de ce point de vue très différent d'une Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil. Mais il crée une nébuleuse de pensée qui unit les acteurs autour de lui et de ses tourments. Son théâtre est à son image: il produit de la compassion.

Près de vingt ans plus tard, le souvenir d'Isabelle Huppert dans «4.48 Psychose» de Sarah Kane monté en 2002 par Claude Régy est très présent. Qu'est-ce qui fait qu'un spectacle reste? Sa singularité, bien sûr, mais aussi ce qu'il éveille chez un spectateur, comment il vient s'inscrire dans son histoire. J'ai vu *4.48 Psychose* trois fois au Théâtre des Bouffes du Nord à Paris. En 1992, alors qu'il montait *Jeanne au bûcher*, texte de Paul Claudel sur une musique d'Arthur Honegger, Claude Régy m'avait convié à découvrir le spectacle, pour Isabelle Hup-

pert. *4.48 Psychose*, c'est le prolongement, dix ans plus tard, de cet oratorio. La comédienne épouse la solitude absolue du personnage, debout et immobile comme une suppliciée, sans une larme. C'était comme une élégie infinie.

Le Suisse Milo Rau imprime son sillon dans la terre noire de l'histoire récente, au Rwanda, dans les Balkans, en Roumanie. Où situez-vous son théâtre? Son théâtre est une extraordinaire agora. C'est sa singularité. Il nous confronte à des matériaux qui nous bouleversent. C'est le cas quand des acteurs syriens viennent témoigner des ruines de leur pays, ou quand un autre, grec, raconte comment le régime des colonels l'a obligé à s'exiler. Leurs épreuves nous obligent à regarder le mal en face, sans le filtre de l'art. Quand il s'attaque à Nicolae Ceausescu, dans *Les Derniers Jours de Ceausescu*, il donne corps à notre douleur de Roumain. Ses témoins parlent

de leur drame, mais ils finissent toujours par exprimer un malheur collectif.

Renouvelle-t-il ce qu'on appelait le théâtre politique dans les années 1970-1980, incarné par exemple par l'auteur britannique Edward Bond? Il se distingue parce qu'il ne porte pas un discours. Ce qui est politique chez Milo Rau, c'est l'intransigeance face au mal. Il ne plie pas devant lui, il le dénonce, ici et maintenant, sans jamais être manichéen. Le bien est absent et chacun de nous dans la salle est responsable, pas coupable, mais responsable du malheur dont il prend connaissance.

De Christiane Jatahy à Milo Rau en passant par Wajdi Mouawad, les artistes marquants de ce début de siècle prennent à bras-le-corps l'actualité ou tout au moins l'histoire récente. Que vous inspire l'enthousiasme que suscite Wajdi Mouawad? Certains esprits chagrins font la fine bouche en France. On lui reproche sa pompe, ses spectacles sous amphétamines. J'admire pour ma part l'alliance qu'il réussit entre un récit hanté souvent par les ruines de son enfance libanaise et une langue. Wajdi Mouawad a des envolées lyriques qui produisent du plaisir chez le spectateur alors même que ce qu'il raconte est terrifiant. Ses mots brûlent, comme ses comédiens. Il ne fait pas l'économie de l'art: il assume les procédés d'écriture, la machinerie, la recherche de l'image juste. Ses sagas extraordinairement ardentes emportent le spectateur.

Qu'est-ce qui caractérise la mémoire d'un spectateur de théâtre, art fondé sur l'éphémère? Je ne peux parler que de moi. Ce que je vois au théâtre se convertit en mémoire biographique. Après *4.48 Psychose* aux Bouffes du Nord, je suis rentré chez moi à pied, traversant une partie de Paris dans la nuit, pour que le spectacle se dépose en moi. Après *Paso Doble*, face-à-face sur une terre argileuse entre le danseur Josef Nadj et le plasticien Miquel Barcelo, au Festival d'Avignon en 2006, j'ai eu besoin de m'isoler, tellement j'étais ému, comme pour laisser respirer cette matière. Nous sommes de l'étoffe dont sont faits nos rêves, dit Prospero le magicien dans *La Tempête* de Shakespeare. Je suis fait de la matière de mes spectacles. ■

PUBLICITÉ

CARITAS
Schweiz
Suisse
Svizzera
Svizzera

Almanach social 2021
La pauvreté exclut

L'annuaire de Caritas sur la situation sociale en Suisse

Commandes :
041 419 24 19 ou
shop.caritas.ch/publications